

Traduire : mariage d'amour... ou mariage forcé

Jacques Poulin, *La Traduction est une histoire d'amour*, Léméac/Actes Sud, 2006

Hélène Rioux, *La Traductrice de sentiments*, XYZ éditeurs, Montréal, 1995
Leïla Aboulela, *La Traductrice*, traduit de l'anglais par Christian Surber, Genève, Zoé, 2003, Prix Caine de littérature africaine

La traduction est une histoire d'amour : tel est le titre d'un roman de Jacques Poulin, écrivain québécois, tel est aussi le titre d'un séminaire sur la traduction dont il est question dans le roman.

Les deux protagonistes de ce livre sont un vieil écrivain, M. Waterman, et une jeune traductrice, Marine, retirée sur une île avec ses chats, au milieu des hérons et des ouaouarons, qui le traduit en anglais. Entre eux naît une relation très douce, faite de complicité et de tendresse, renforcée par l'histoire étrange d'une jeune fille en danger qu'ils vont tout faire pour retrouver et aider.

La traduction n'est pas secondaire, dans le livre, elle n'est pas un décor, mais une réalité dans la vie de Marine, et plusieurs pages lui sont consacrées, ainsi que des réflexions sur la littérature d'aujourd'hui, le style, la langue et sur ce que doit être le roman contemporain :

« De son côté, monsieur Waterman se réfugia dans la lecture. Fouillant dans ma bibliothèque – bien maigre à cause de mes nombreux déplacements et composée surtout de dictionnaires – il avait trouvé les *Lettres à Milena* de Franz Kafka. Un livre que je traînais avec moi depuis l'époque de mes études à Genève. Il m'avait été recommandé par un professeur très original dont le cours s'intitulait « La traduction est une histoire d'amour ». [...] Je passai l'après-midi et une partie de la soirée dans une sorte de torpeur entrecoupée de brefs souvenirs qui me revenaient à l'esprit sous forme d'images et de mots. Par exemple, cette phrase que j'avais notée pendant le cours dont je viens de parler : «Chaque jour, pour être fidèle à votre texte,

mes mots **épousent** les courbes de votre écriture, à la manière d'une amante qui se blottit dans les bras de son amoureux." C'était Milena qui s'adressait ainsi à Kafka. »

Est convoqué également dans le roman l'essai sur la traduction comme éloge de la trahison de Sylvie Durastanti¹ :

« Car bien souvent les exilés n'emportent pas de terre aux semelles de leurs souliers ; ils n'emportent rien d'autre qu'un nuage de poussière dorée et dansante qui nimbera tous les êtres, toutes les choses, tous les paysages sur lesquels se poseront leurs regards, s'attarderont leurs caresses ; et ce poudroiement infime, impalpable, fait de cendres mortes et de pollen fécond s'appelle la langue. »

Venant également du Québec, écrit par Héléne Rioux, écrivaine et traductrice, *La Traductrice de sentiments* se situe sur un registre opposé et pose la question inverse : il ne s'agit plus d'épouser les courbes d'une écriture mais de savoir comment on peut traduire l'horreur innommable. Une traductrice de romans sentimentaux faciles accepte de traduire l'autobiographie d'un tueur en série sadique qui a horriblement torturé et mutilé ses victimes, de jeunes enfants pour la plupart, avant de les tuer, ce pour quoi il est condamné à mort et exécuté sur une chaise électrique. C'est qu'elle a à accomplir une sorte de catharsis personnelle : ayant accouché, encore adolescente, d'une petite fille qui lui est enlevée à sa naissance, elle a appris plus tard que l'enfant avait été portée disparue et est intimement persuadée qu'elle a été victime de ce genre de tueur pervers. Elle veut aller jusqu'au bout du chemin de l'horreur qui ne cesse de l'obséder. Pour faire cette traduction qui la tourmente, elle va se réfugier dans un petit village espagnol au bord de la mer où elle vivra une aventure éphémère avec un Italien marié (le final du roman est d'un très bel érotisme qui n'est pas sans rappeler, dans sa structure, le *Cantique des Cantiques*).

La traduction est obsédante dans ce livre qu'elle imprègne, comme elle obsède le quotidien de la traductrice, avec cette question : comment peut-on traduire l'autobiographie d'un être sadique quand tout votre être s'y oppose et se rebelle contre ce qui est décrit ?

« Le plus difficile, c'est d'écrire au "je". Utiliser la première personne, prêter ma voix à Leonard Ming, trouver les mots dans ma langue pour traduire les siens, cela équivaut à prendre sur mes épaules une partie de ses actes. Sa pensée, je me retrouve forcée de l'**épouser**. Je ne peux plus rester

(1) Sylvie Durastanti, *Éloge de la trahison, Notes du traducteur*, Le Passage, Paris-New-York Editions, 2002.

à la surface. J'entre en lui, nos identités se mêlent. Il se crée entre lui mort et moi vivante une terrifiante intimité.

Je dis que j'entre en lui, mais n'est-ce pas plutôt lui qui s'insinue en moi et qui, peu à peu, sournoisement, en vient à occuper toute la place ? Car même mort il conserve sa puissance horrible et, mort, il vit encore par ses mots, ce sont les miens qui lui insufflent la vie. Je ne veux pas céder à la fascination de l'horreur. Le même pouvoir de détruire, de ravager, il a laissé cela après lui ; les mots sont ses traces et son testament. Il est passé comme un cataclysme. Et moi, dans les décombres, je compte les victimes, je titude dans un décor dévasté. »

Un roman qui obsède vite son lecteur et lui laisse de superbes images de mer, d'amour et de mort.

Traduire c'est encore aimer, malgré les différences, dans le roman *La Traductrice*, de Leïla Aboulela.

« Elle rêvait que la pluie tombait et l'empêchait d'aller le rencontrer comme elle l'avait prévu. Elle ne pouvait braver l'eau hostile et risquer de brouiller l'encre des pages qu'il lui avait demandé de traduire. L'angoisse de le faire attendre envahit son rêve et elle se mit à éprouver un douloureux sentiment d'urgence. Elle avait peur de la pluie, peur du brouillard et de la neige qui s'abattaient sur ce pays, peur du vent, même. »

Il y a dans ce roman – car c'est un ouvrage de pure fiction dont l'héroïne, Sammar, est une traductrice de l'arabe vers l'anglais, sans réflexions ni commentaires sur l'activité traduisante – beaucoup de pluie, de brouillard et de grisaille auxquels Sammar, jeune veuve soudanaise installée à Aberdeen, a du mal à s'habituer.

Il y a aussi beaucoup de délicatesse et de pudeur dans l'évocation des sentiments, de l'amour qui naît, qui s'exprime et s'impose difficilement entre cette traductrice musulmane entravée par son passé et qui n'envisage pas, au départ, d'épouser un non musulman, et Rae Isles, professeur à l'université d'Aberdeen, militant en faveur d'une meilleure connaissance de l'Islam en Occident. Sammar, déçue du refus de Rae de se convertir à l'islam, repart chez elle, dans sa famille, mais est-ce vraiment toujours chez elle, après tant d'années passées en Écosse... Une année de rupture et de silence permettra à ces deux êtres de relativiser plus profondément leur propre culture et de se rapprocher véritablement.

Marie Vrinat-Nikolov